



Lot 35 **Paul-Émile Borduas**

1905 – 1960 Canadien

Miniatures empessées

huile sur toile

signé et au verso titré et daté 1955 sur les étiquettes d'artiste et d'exposition, inscrit « Laing-4 » et « H » deux fois, numéroté #1455 et #2000 et étampé Douane Centrale

57 1/4 x 44 3/4 po, 145.4 x 113.7 cm

ESTIMATION: 900 000 \$ - 1 200 000 \$

En 1958, Paul-Émile Borduas vivait à Paris depuis trois ans. Son installation dans la ville-lumière avait favorisé la visite de marchands d'art canadiens, qu'il recevait régulièrement à son atelier de la rue Rousselet. Durant l'été de 1958, il apprend que Max Stern de la galerie Dominion ne pourra cette fois lui rendre visite, en raison de travaux d'agrandissements effectués à sa galerie montréalaise. Heureusement pour l'artiste-peintre, un collègue torontois de Stern, Gilbert Blair Lang, frappe quelques semaines plus tard à sa porte.

Grand amateur de James Wilson Morrice et du groupe des Sept, Laing se rend régulièrement chez Borduas depuis qu'il a découvert sa peinture à New York en 1954. Bien qu'il manifeste en général peu d'intérêt pour l'art non figuratif, ce marchand d'art de Bloor Street est littéralement subjugué par les tableaux du peintre en exil où des formes « classiquement ordonnées semblent flotter majestueusement à la surface de la toile¹ », écrit-il. Dans ses *Mémoires*, il trace ce portrait du maître automatiste, atteint à la fin de sa vie d'une sombre mélancolie : « Une curieuse aura de fierté et de pathos entourait cette minuscule figure d'homme. Pourtant, dans l'ensemble, c'était une personne très agréable, dotée d'un grand charme gaulois, et nous sommes devenus de bons amis². » Ce jour-là, le tableau *Miniatures empressées* est acquis par Laing avec sept autres toiles à des conditions particulièrement avantageuses³. Les œuvres sont expédiées une semaine plus tard au Canada.

Cette vente, tout en permettant à Borduas de répondre à ses besoins pécuniaires immédiats, offre à l'artiste l'occasion de rassurer Martha Jackson, sa galériste de New York qui, n'arrivant pas à écouler facilement ses toiles, se plaint de manquer de matériel promotionnel. Dans un geste d'impatience, Borduas lui avait en effet communiqué par écrit son mécontentement : « Je suis connu, au Canada, autant que Picasso peut l'être et vous me présentez comme un peintre que l'on ne connaîtrait pas⁴. » Piquée, celle-ci avait laissé sous-entendre : « Alors, si vous êtes aussi connu que Picasso, où sont vos [acheteurs] ? Pourquoi ne viennent-ils pas ici pour m'acheter des tableaux ?⁵ » Cette fois, à la suite de cet achat d'importance par Blair Laing, l'artiste en exil est heureux d'informer la galériste newyorkaise que ses toiles se vendent désormais fort bien au Canada : « J'ai beaucoup vendu depuis votre visite à l'atelier. Il ne me reste que six ou sept toiles de New York. Une vente de huit tableaux⁶, cette semaine, m'affole un peu et m'oblige à réviser les prix – au moins pour cette période de N. Y. – peut-être même à les retirer complètement du marché, comme j'ai déjà fait pour les tableaux de St-Hilaire⁷. »

Borduas revient à la charge auprès d'elle quelques semaines plus tard : « Je vous ai déjà dit qu'il ne me restait que peu de tableaux de cette période. Ils sont particulièrement recherchés au Canada. D'ici deux ou trois ans ils deviendront rares. Ce serait justice d'en prendre quelque avantage. À venir jusqu'ici je n'ai pas été gâté par les profits excessifs⁸ ! » Martha Jackson répondra à son invitation de lui poster un chèque sur un ton légèrement moqueur : « Je paierais plus rapidement si nous pouvions vendre quoi que ce soit⁹ ! » À peine deux mois plus tard, Blair Laing, qui a bénéficié de conditions de vente exceptionnelles, procède à l'acquisition de six autres tableaux de Borduas. Par la suite, dans le second tome de ses *Mémoires*, il se dira

¹ Gilbert Blair Laing, *Memoirs of an Art Dealer*, Toronto, McClelland & Stewart, 1979, p. 212. Ma traduction.

² *Ibid.*, p. 213. Ma traduction.

³ Blair Laing expliquera parce qu'il fait l'acquisition de plus de six tableaux, Borduas lui accordant une remise qui équivaut à 60 % du prix d'achat.

⁴ « Lettre de Paul-Émile Borduas à Martha K. Jackson », 3 décembre 1957, dans Paul-Émile Borduas, *Écrits II*, t. 2, André-G. Bourassa et Gilles Lapointe (éds.), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1997, p. 951.

⁵ Lettre de Martha Jackson à Borduas, 8 décembre 1957, fonds Paul-Émile Borduas, T. 204, Musée d'art contemporain de Montréal.

⁶ Ces tableaux sont *Gris sonores*, *La Naissance d'un étang*, *Libellules égarées*, *Miniatures empressées*, *Souriante*, *Réunion continue*, *Ronde éveillée* et *Légers vestiges d'automne*.

⁷ « Lettre de Paul-Émile Borduas à Martha K. Jackson, 24 octobre 1958 », dans Paul-Émile Borduas, *Écrits II*, t. 2, *op. cit.*, p. 1016-1017.

⁸ « Lettre de Paul-Émile Borduas à Martha K. Jackson, 8 novembre 1958 », dans Paul-Émile Borduas, *Écrits II*, t. 2, *op. cit.*, p. 1021-1022.

⁹ Lettre de Martha K. Jackson à Paul-Émile Borduas, 7 mars 1959, fonds Paul-Émile Borduas, T. 204, Musée d'art contemporain de Montréal.

heureux d'avoir pu soutenir l'auteur du manifeste *Refus global* durant ses années cruciales en France : « Il était l'un des rares artistes abstraits dont j'ai vraiment aimé le travail et qui a touché une corde sensible en moi. Au cours des quatre années suivantes, nous avons acheté tellement de tableaux de Borduas que nous étions probablement la principale source de son gagne-pain¹⁰. »

Laing fait un peu trop rapidement fi de la vive concurrence que lui livrent à cette époque, pour les mêmes tableaux, la galerie Dominion et Gérard Lortie. Peu de temps après la mort de Borduas, Laing continue toutefois d'acquérir à bon prix des tableaux de Borduas, sollicitant tour à tour la galerie Arthur Tooth & Sons de Londres puis la galerie Martha Jackson, où il acquiert quatre tableaux importants de l'artiste. Comme l'avait prédit Borduas, Blair ne se trompait pas en anticipant que la demande pour ses tableaux de la période new-yorkaise irait croissante au fil des ans.

On dénote dans *Miniatures empressees* certains des effets de la récente confrontation de Borduas avec la peinture américaine. L'ancienne dichotomie entre objet et fond des tableaux automatistes est remise en question. Le tableau appartient à cette période de renouveau durant laquelle les objets ne sont plus en suspension devant un fond qui s'étend à l'infini. L'œuvre est exécutée dans un esprit *all over*, c'est-à-dire sans hiérarchie ou point de focalisation sur un objet ou une tache particulière. Comme dans plusieurs toiles exécutées vers la fin de son séjour à New York, le blanc a perdu sa qualité de fond pour passer au premier plan. Si le blanc domine en surface, restent cependant disséminées çà et là, à l'aide de touches rapides, des ajouts de vert et de rouge, avec des effets de matière et de textures, formes peintes vigoureusement à la spatule, et précisément « empressees ».

Les titres sont donnés par Borduas, on le sait, une fois l'œuvre accomplie, et le terme « miniature » pourrait bien être une allusion à la délicatesse des signes picturaux (comme dans les miniatures d'autrefois, peintes à la main). Parmi les données formelles qui structurent la composition, relevons aussi la présence de ces noirs qui semblent pratiquer des ouvertures sur la surface. Dans l'entrevue qu'il a accordée à la journaliste Judith Jasmin le 2 mai 1957, questionné au sujet de son détachement à l'endroit de la couleur, Borduas a répondu que cet abandon « s'est fait graduellement, pour rejoindre une plus grande efficacité, une plus grande visibilité, une plus grande objectivité de contraste¹¹ ». La présence du noir a pour fonction d'accentuer ces contrastes, et comme quelques autres tableaux de la période newyorkaise, *Miniatures empressees* préfigure, en raison de la tension plastique sous-jacente qui s'exprime entre le noir et le blanc, le nouvel ordre de composition qui va intéresser l'artiste. Avant de réaliser ses tableaux « cosmiques » noirs et blancs si caractéristiques de sa période parisienne, Borduas a ainsi abordé sommairement certaines des préoccupations formelles qu'il s'est employé par la suite à raffiner et à approfondir à Paris. Au plan de sa facture, *Miniatures empressees* possède une qualité d'exécution remarquable et dégage aussi cette sensation de réalité intense dont Borduas aimait doter ses œuvres. En terminant, ce n'est sans doute pas un hasard si, à la suite de sa récente transaction avec Blair Laing, Borduas signale à Martha Jackson le changement complet survenu dans sa manière : « Une nouvelle vague s'amorce, plus sévère, plus mystérieuse, en expectation !

¹⁰ Gilbert Blair Laing, *Memoirs of an Art Dealer 2*, Toronto, McClelland & Stewart, 1982, p. 200. Ma traduction.

¹¹ « Entrevue télédiffusée à Radio-Canada le 2 mai 1957 », dans Paul-Émile Borduas, *Écrits I*, André-G. Bourassa, Jean Fiset et Gilles Lapointe (éds.), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1987, p. 632.

Plus rien ne subsiste du tachisme, de l'*action painting*, pour moi¹². » Pour l'artiste, nul retour en arrière n'est envisageable, un pas décisif ayant été franchi.

Nous remercions Gilles Lapointe, professeur associé au Département d'histoire de l'art de l'Université du Québec et auteur de plusieurs publications consacrées à Paul-Émile Borduas et au mouvement automatiste, pour son texte

¹² « Lettre de Paul-Émile Borduas à Martha K. Jackson, 24 octobre 1958 », dans Paul-Émile Borduas, *Écrits II*, t. 2, *op. cit.*, p. 1016.